

JEAN-MARC CHAVIGNY

DERRIÈRE L'HORIZON,  
LES RÊVES  
NOUS ÉCHAPPENT



Jean-Marc Chavigny

Derrière l'horizon, les rêves nous  
échappent

© Jean-Marc Chavigny, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6714-1

Image : istock/

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## **Dans la brume de mes souvenirs.**

Un jour, tout changerait, c'était sûr. La buée sur les vitres devant moi me rappelait le début de la nuit ou celui de la journée. L'humidité froide était la même au crépuscule et à l'aube, la brume peut-être juste un peu plus piquante le matin. Un jour, tout changerait, mais pas aujourd'hui. Trop de doutes, trop froid dehors. Même les objets familiers de ma chambre, de la maison, du petit jardin m'empêchaient de penser, mon brouillard intérieur peinait à se dissiper. Mes pensées restaient engluées dans mes pensées, comme des grumeaux dans une pâte à crêpes. Il me fallait être patient, je l'avais appris par la force des choses et tellement entendu. L'innocence n'était visiblement pas offerte à tous les gosses. Mon enfance à moi était comme mes pensées, noyée dans une épaisse fumée qui ne laissait plus rien passer. L'impression bizarre de normalité que parfois je ressentais se dissolvait dans mes souvenirs disparus. Cette enfance effacée me troublait du haut de mes quelques années de vie. Alors, je jouais, sans trop réfléchir au passé, et encore moins au futur. Dans ces instants, rien n'aurait pu me différencier d'un autre enfant.

Les odeurs de lendemain de soirée arrosée et enfumée ne s'échappaient pas encore de la maison, imprégnant l'air et les murs des lieux. Depuis longtemps, les jours de la semaine ne suffisaient plus à atténuer ces stigmates nocifs. Au petit matin, ces effluves allaient une fois de plus se réveiller, se répandre et s'infiltrer jusqu'à la terrasse étroite. Même les arbres tentaient de s'éloigner de cette puanteur en s'écartant de la fenêtre. Eux devaient se souvenir mieux que moi des week-ends précédents. Leur mémoire invisible diffusait de subtils messages pour ceux qui voulaient les entendre. Un peu de recul permettait de comprendre leur attitude hostile envers cette demeure dont ils auraient voulu s'éloigner.

Je m'étais glissé hors du lit plus tôt que d'habitude, réveillé par un cauchemar dont je ne me souvenais pas plus que des autres. Mon corps était moite de sueur et de peur. Les images effrayantes de la nuit m'échappaient si rapidement que seule une impression désagréable persistait. Le temps que ma peau sèche suffit à estomper la brutalité de mon réveil. Après un moment planté devant les vitres embuées de ma chambre, encore étourdi, mes jambes et mes bras commencèrent à se mobiliser doucement. Avec des gestes automatiques, j'enfilai un sweat épais par-dessus mon pyjama et mis des chaussettes de sport et mes chaussons avant

de me faufiler avec une discrétion toute relative hors de ma chambre vers la terrasse. Au-dessus de ma tête, le ciel nuageux avait peint des nuances de gris et de blanc laiteux flottant dans une atmosphère polaire et silencieuse. Les frissons courant le long de tous mes membres comme des fourmis en me hérissant les poils me rappelaient que mon sweat ne suffisait pas plus que mes chaussons à me protéger du froid mordant de février.

Ce samedi allait sûrement se dérouler comme beaucoup d'autres, du moins comme ceux dont l'empreinte encore présente dans ma mémoire n'avait pas eu le temps de s'effriter. Le scénario de la fin d'après-midi était écrit : des gens plus ou moins connus, aux traits tirés et à l'haleine déjà chargée, débarqueraient dans notre maison pour rapidement se vautrer sur le canapé ou dans un vieux fauteuil, ou bien déambuler dans la cuisine ou le salon à la recherche de quelque substance liquide ou illicite. Certains, parfois, quittaient les lieux peu après leur arrivée, aussi discrètement que possible, ayant probablement fait le plein de je ne sais trop quoi, sauf que ce n'était pas légal. Ainsi se déroulaient la fin d'après-midi et la soirée du samedi, de tous les samedis. En me levant plus tôt ce jour-là, le délai avant ce moment redouté était un peu décalé, même s'il arrivait toujours trop vite.

Sous les arbres, la baie vitrée disparaissait presque complètement de ma vue et totalement de mon esprit. Les mains dans la terre froide et dure, j'installais sans me presser les premiers bouts de bois et cailloux de mon futur village imaginaire. Le sol humide de l'hiver me brûlait les fesses, posées sur le muret en pierre longeant l'allée menant à la porte d'entrée de la maison ; soulevé par les racines des arbres, il était déformé et constituait un petit siège parfait pour surplomber mon terrain de jeu. Quelques rafales de vent légères se levèrent et me firent trembler de froid brutalement, provoquant comme un sursaut de surprise. Le vent et les arbres me susurraient-ils de fuir, ces arbres qui, eux, restaient enracinés, prisonniers passifs et spectateurs de toutes les violences humaines ? Ma courte hésitation disparue dans un énième frisson, je me levai pour retourner dans ma chambre me couvrir. La baie vitrée était toujours difficile à pousser, même pour les grands, il me fallait toute la force et le poids de mon corps pour réussir à la faire coulisser. J'avais trouvé une position, en calant mes pieds contre le mur, qui me permettait de venir à bout de cette vieille ouverture récalcitrante sans me faire mal. Je laissai mes chaussons terreux devant la porte et enjambai le seuil vers l'intérieur. Ma mère dormait encore, le silence lourd du rez-de-chaussée gratifiait le salon peu joyeux d'une ambiance de film d'horreur.

Après m'être couvert d'un deuxième sweat, d'un jogging et de baskets, le jardin me sembla moins hostile. Les arbres continuaient leur danse régulière en me toisant dans une indifférence quelque peu hautaine. À leur pied, l'écorce étincelante plongeait dans la terre. À la surface, la construction de mes petites cabanes avançait, et les premiers Playmobil trônaient fièrement devant ces petites huttes en brindilles et feuilles diverses. De la mousse verte quasi fluorescente, hérissée de petites branches de bouleau argenté, s'étalait au milieu du village, entourant les fragiles habitations en leur procurant une ambiance printanière. Les feuilles semblaient démesurées à côté des petits bonshommes, mais l'ensemble formait un tout joliment décalé.

Le bruit étouffé s'évadant par les vitres de la maison m'indiqua que ma mère avait émergé et que je ne serais pas seul pour déjeuner. Pour une raison qui m'échappait, elle ne prenait quasi jamais de petit déjeuner. Au moins, le déjeuner ne sautait pas et, même si les discussions lors de celui-ci étaient aussi peu fournies que rigolotes, ce peu de temps en sa compagnie me faisait du bien ; un reste d'humanité et de relation sociale qui me rappelait que notre famille avait existé. Ce déjeuner, comme d'habitude, ponctuait le milieu de la journée : un plat tiède, le plus souvent expédié, subtile composition de restes hétéroclites dont l'association n'était guidée par aucun but, si ce n'est celui de vider le frigo, et un soin appliqué pour le moindre effort.

Une fois la table débarrassée par notre duo, ma mère semblait revigorée, du moins partiellement, et s'affairait en général à préparer l'arrivée de ces personnes dont le statut devait se balader d'amis à clients ou parasites ; une préparation sommaire consistant à cacher les objets de valeur, du moins de son point de vue, ou fragiles. Les premières arrivées correspondaient au moment où je disparaissais des radars. Je remontais alors dans ma chambre accompagné de mes Playmobil, laissant le village en l'état au pied des arbres, comme déserté subitement après une attaque d'extraterrestres ayant fait s'évaporer les êtres vivants sans toucher aux maisons, aux routes ni aux clôtures.

J'avais une cachette stratégique dans le dernier virage en haut de l'escalier qui me servait de tour d'observation, sans que je sache réellement pourquoi je scrutais ces scènes qui se répétaient d'un week-end sur l'autre. De là-haut, l'après-midi et la fin de la journée me semblaient vides de tout pour eux ; eux, ces gens qui gravitaient autour de ma mère et dont les attentions et intentions m'apparaissaient discutables ou douteuses malgré l'innocence de mon jeune âge.

Leurs rires sonnaient aussi faux que leurs mots, leurs attitudes étaient aussi peu naturelles que leurs sourires.

Je ne saurais décrire le visage de ma mère avant cette période. Celui qu'elle arborait aujourd'hui dégageait un mélange de tristesse et de lassitude pouvant disparaître en un clin d'œil lorsque la sonnette aiguë de la porte d'entrée annonçait le début de sa deuxième journée, celle à laquelle je n'appartenais pas, celle qui m'était interdite et qui semblait pour eux si vivante vue à travers la rambarde de l'escalier. Ma mère souriait aux nouveaux arrivants, faisant des moulinets de bras et de mots, dans l'objectif de prodiguer quelques conseils ou consignes. Je ne comprenais pas bien ce sentiment de culpabilité grandissant alors doucement dans ma poitrine, cette envie à la fois de disparaître en silence et d'être présent en hurlant, celle de m'évanouir et de leur crier de partir. C'était forcément ma faute puisque les seuls moments où les rares sourires éclairaient encore le visage de ma mère étaient ceux de mes absences. Impossible pour moi de comprendre et d'accepter que ces personnes hideuses puissent égayer ce visage habituellement anesthésié. Cette sonnette agissait sur moi comme un signal hypnotique : un clignement des yeux, et mon esprit s'échappait en une seconde, rejoignant l'histoire à peine achevée dans le jardin. Alors, juste en tournant la tête, par la fenêtre au bout du couloir, le petit jardin derrière la maison redevenait un monde merveilleux, totalement imaginaire et si lointain de la réalité du salon pourtant si proche.

Mes pensées effectuaient des allers-retours nonchalants entre le rêve éveillé de mes histoires d'enfant et les informations irréelles montant du rez-de-chaussée. Ces gens discutaient entre eux, certains parlaient tout seuls. Malgré leur état de moins en moins normal au fil des heures, leurs mots restaient distincts et intelligibles dans ma tête. Des mots normaux, ni vulgaires ni savants. Juste des mots, des phrases flottant devant moi, mais dont la fausse musique me renvoyait un écho oppressant. Ces mots d'adultes se mélangeaient, perdant leur sens et leur contexte, creusant le fossé qui me séparait d'eux. Comment pouvait-on penser être honnête envers soi-même et être aussi éloigné de la vie réelle ? Au fil des années, les certitudes pouvaient-elles déposer assez de brouillard sur les âmes pour aveugler les humains les plus alertes ? Ou étaient-ce uniquement les habitudes qui tuaient les rêves ? Un rêve resté à l'état de rêve pouvait-il faire le lit des mensonges et de la frustration ? Ces questions ne s'étaient pas encore matérialisées clairement dans mon jeune cerveau, mais leurs signes physiques grandissaient subrepticement dans ma chair.

Dans cette nasse, nul besoin de s'éloigner bien loin pour s'échapper ; simplement fermer les yeux un peu plus fort, un peu plus longtemps qu'un simple clignement ; changer d'image intérieure ; recommencer à rêver, encore et encore. J'aimais cette capacité à m'évader quasi instantanément, juste en faisant le noir devant mes yeux. Je pouvais être là sans être là, une habitude aujourd'hui familière, un comportement de protection personnelle bien rodé, imperceptible pour l'entourage, même pour les quelques personnes qui s'intéressaient à moi. Un état quasi hypnotique, un sentiment devenu récurrent de déjà-vu qui ponctuait mes journées comme des respirations.

J'allais et venais entre ma chambre et ma tour de contrôle. Parfois, pris d'une irrépressible envie de voir de plus près ce qui envoûtait ainsi ma mère, je descendais. Étrange immersion. La soirée se déroulait comme un film de série B, je jouais un acteur invisible évoluant entre les convives, à la recherche d'une hypothétique relation sociale normale. Un sourire léger suffisait à faire illusion dans ce jeu de cache-cache à un seul joueur. À part quelques rares mouvements de tête ou de fugaces coups d'œil, rien ne changeait sur mon passage. Même ma mère continuait son manège étrange, et ses yeux ne pouvaient plus cacher que le vin n'était pas le seul toxique qu'elle avalait. Ma disparition n'était pas plus remarquée qu'un nuage de plus dans un ciel d'orage. Une fois de retour dans ma chambre, la musique sur les oreilles et la lumière éteinte suffisaient à me déconnecter de cet énième épisode de vie maternelle. Mais la nuit ne nettoyait plus jamais complètement les traces de ces soirées, leurs souvenirs noirs et leurs odeurs sales, elle n'était pas assez forte, elle non plus.



## **Dimanche matin.**

J'aimais les matins pastel de ce milieu d'hiver. Par la fenêtre ouverte de ma chambre, l'air froid et sec apportait des senteurs de feuilles mortes et d'humus. Mais le même silence pesant flottait dans l'air. J'avais remis mes vêtements chauds de la veille avant de descendre. En foulant les premières marches de l'escalier, je savais que j'étais le seul à être réveillé. Des odeurs de tabac froid mêlé d'alcool emplissaient l'air, salissant encore plus le silence. Entre ma chambre et le jardin, la maison entière s'était transformée en sas pollué, passage obligé pris en grimaçant à défaut de pouvoir l'emprunter en apnée.

Une fois dehors, la baie vitrée refermée, chaque bout de nature s'éveillait, faisant apparaître une lumière capable de donner naissance à toute une farandole de personnages irréels. Mon petit monde renaissait alors entre les cabanes au pied des bouleaux. Des histoires pour de faux, des histoires pour « m'échapper de la réalité », disait la docteure de la tête. Pour une fois, j'étais d'accord, sans toutefois réellement comprendre quel était le problème à vouloir s'échapper d'une pareille réalité.

Invariablement, l'hiver reproduisait les mêmes jours et la même température depuis plusieurs semaines. Le matin traînant glissait sa fraîcheur sous mes vêtements autant que sous les portes mal isolées de la maison. La lumière tamisée du ciel n'osait pas encore suivre, restant à distance de mon regard, comme timide ou fâchée. Les courants d'air slalomaient entre les arbres et les plantes avant de s'immiscer le long de mes bras et de mes chevilles, réussissant à changer l'aspect de ma peau. Une myriade de petits monticules apparaissait au niveau des poils de mes bras et jusqu'au bout de mes doigts. Je trouvais ça rigolo, cet aspect de chair de poule qui ne ressemblait d'ailleurs pas du tout à celle d'un poulet. Les frissons restaient tolérables sous mes habits, et sans m'en rendre vraiment compte, mes mains frottaient fort mes bras pour me réchauffer, le froid s'évaporait et je rattrapais le fil de mon histoire.

Le petit jardin semblait m'appeler de toutes ses forces, mon corps entier le sentait distinctement ; une envie irrépressible qui, une fois que j'étais dehors, se calmait instantanément. Une symbiose se mettait alors en place entre tout mon être et ce bout de nature. J'étais chez moi dans cet espace transformé qui luttait pour rester lui-même. J'adorais chercher les petites bêtes dans les feuillages de la

haie, comme un chimpanzé chercherait des poux chez ses congénères. Plus je scrutais dans les entrailles de la végétation, plus ce monde microscopique se mettait en mouvement. Des noms me traversaient la tête pour chaque bestiole, et j'essayais de retenir par cœur le nom de mes trouvailles, avec un succès grandissant : pattes noires, cul-qui-brille, yeux verts mutants, carapace à pattes, etc. Rien d'extravagant, mais, en retenant ces noms, je pouvais raconter des histoires qui se poursuivaient d'un jour sur l'autre. Je fabriquais de nouvelles cabanes, espérant créer un refuge tranquille pour certaines de ces bestioles. Le plus souvent, elles mettaient moins longtemps à trouver la sortie que moi à fabriquer leur abri, mais c'était le jeu entre elles et moi. Les pieds plantés dans la terre, entouré d'une végétation fraternelle, tout me semblait simple. Pas très éloignés des insectes de la haie et des cabanes, mes Playmobil complétaient le décor et représentaient finalement la seule parcelle d'humanité dans mes jeux d'enfant. Ces bonshommes en plastique semblaient plus vivants que les adultes de la veille.

Le froid était devenu un compagnon de voyage ayant trouvé sa place dans cet univers parallèle. Les frissons aussi faisaient partie de l'histoire, tout comme les mains sales et les taches sur mes vêtements. La bulle dans laquelle je me fondais progressivement se faisait de plus en plus étanche, plus grand-chose ne parvenait à me distraire lorsque j'étais immergé dans cette fantasmagorie végétale. Mais rien n'était parfait, les mêmes bruits calfeutrés signaient l'apparition de ma mère dans la cuisine et réussissaient à faire éclater la bulle de savon de mon île secrète.

J'avais l'impression d'avoir faim, l'heure du déjeuner n'était probablement plus très loin. J'étais rentré dans la maison sans réfléchir, comme un enfant normal qui voulait voir sa mère. Mon regard fit un tour du salon, cherchant des personnes qui seraient restées chez nous, incapables de rentrer chez elles. Rien n'accrocha mon œil attentif. Dans la cuisine, ma mère, face au plan de travail, me tournait le dos. Elle semblait mélanger quelque chose mollement. En me décalant et m'approchant, je devinai une omelette, sûrement un oignon et quelques champignons surnageant dans le mélange gluant. J'aimais bien les omelettes dans mon assiette, mais l'aspect visqueux dans le saladier me soulevait le cœur. Ma mère restait focalisée sur son plat. Pas un regard vers moi, pas un mot. Le déjeuner fut également muet. Le visage fatigué et les yeux cernés, elle tenta quelques sourires dans ma direction, sourires qui, vus de ma place, prenaient un aspect de grimaces et n'appelaient pas vraiment de réponse.